

Du même auteur

Dans la collection Rouergue noir

- Tempête sur Kinlochleven* (2024)
Un chemin sans pardon (2023)
Quarantaine (2021)
Rendez-vous à Gibraltar (2020)
La Petite Fille qui en savait trop (2019)
Je te protégerai (2018)
Les Disparus du phare (2016)
Les Fugueurs de Glasgow (2015)
L'Île du serment
(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)
Scène de crime virtuelle (2013, Babel 2015)

Trilogie de Lewis

- La Trilogie écossaise*, édition intégrale (2014)
L'Île des chasseurs d'oiseaux
(2010, Prix Cezam des lecteurs 2011)
L'Homme de Lewis
(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)
Le Braconnier du lac perdu
(2012, Prix Polar International du festival de Cognac 2012)

Série chinoise

- La Série chinoise*, édition intégrale, volume I (2015)
La Série chinoise, édition intégrale, volume II (2016)
Meurtres à Pékin (2005, Babel 2007)
Le Quatrième Sacrifice (2006, Babel 2008)
Les Disparus de Shanghai (2006, Babel 2008)
Cadavres chinois à Houston (2007, Babel 2009)
Jeux mortels à Pékin (2007, Babel 2010)
L'Éventreur de Pékin (2008, Babel 2011)

Dans la collection Assassins sans visages, les enquêtes d'Enzo Macleod

- Assassins sans visages*, tome 2 (2024)
Assassins sans visages, tome 1 (2023)
La Gardienne de Mona Lisa (2022, Rouergue en poche 2024)
Un alibi en béton (2020, Rouergue en poche 2022)
Trois étoiles et un meurtre (2019, Rouergue en poche 2020)
L'Île au rébus (2017, Rouergue en poche 2018)
La Trace du sang (2015, Rouergue en poche 2017)
Terreur dans les vignes (2014, Rouergue en poche 2016)
Le Mort aux quatre tombeaux (2013, Rouergue en poche 2015)

Livre illustré

L'Écosse de Peter May (2013)

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © © John Finney/Getty Images
Titre original : *Black Loch*
© Peter May, 2024

© Éditions du Rouergue, 2025, pour la traduction française
www.lerouergue.com

PETER MAY

LOCH NOIR

Traduit de l'anglais (Écosse) par Ariane Bataille

ROUERGUE
noir

Pour Ron Beard

*Quand, à la fin, désirs et regrets main dans la main
vont vers la mort, et que tout est vain,
comment apaiser la douleur éternelle,
comment apprendre l'oubli à qui ne peut oublier ?*

« Unique Espoir », Dante Gabriel Rossetti

Prologue

Le soleil est couché depuis un moment. Mais il ne fait pas encore assez nuit pour un meurtre, malgré tout.

Le côté oriental de l'île baigne dans un crépuscule pourpre ; la lune ne se lèvera pas avant plusieurs heures. Les rares lueurs qui teintent encore le ciel se reflètent, pâles et roses, sur les eaux inhabituellement calmes d'An Loch Dubh, réduisant à deux silhouettes l'homme et la femme qui sortent en courant de la maison. Depuis plus d'une heure, seule la lumière allumée derrière une fenêtre du rez-de-chaussée rompt le crépuscule, vacillant faiblement, comme une bougie, dans sa lutte contre la pénombre envahissante.

Elle brûle toujours lorsque les silhouettes s'enfuient de la masse noire dressée contre le ciel. Le silence de la nuit n'est brisé que par le soupir du bras de mer déferlant entre les caps pour venir noyer la minuscule plage de sable sous le flot montant.

L'homme et la femme courent au sommet des falaises, indifférents à la phosphorescence de l'eau salée qui éclabousse de blanc les rochers trente mètres plus bas, au bruit

des vagues qui masque leurs paroles échangées en hurlant. Jusqu'à ce qu'il la rejoigne à grandes enjambées, lui saisisse le coude et la fasse pivoter. Alors, la stridence de la voix de la femme s'élève dans la nuit. Paroles perdues, mais dont le sens est clair. Il lui attrape l'autre bras, la secoue. Elle se dégage d'un mouvement brusque et lui lance au visage sa paume ouverte. La force de l'impact se devine à la brusque torsion de la tête de l'homme.

Ensuite, il y a un blanc. Une pause qui aurait pu durer une demi-seconde ou toute une vie. Avant qu'il ne lève la main pour la frapper. Elle recule en chancelant, sous l'effet de la surprise ou de la violence du coup, se tourne à moitié, perd l'équilibre. La panique de l'homme est presque palpable lorsqu'il plonge en avant pour la retenir. Mais elle échappe à sa prise, aussi insaisissable que la rédemption, bascule de la falaise, tournoie dans la nuit, disparaît derrière un affleurement de gneiss lewisien noir. La plus vieille roche terrestre, témoin de l'extinction d'une vie, tel le flamboiement fugace d'une allumette craquée dans l'obscurité de l'éternité.

Chapitre 1

I

Il était tôt. L'exceptionnelle période de beau temps avait attiré touristes et midges¹ en nombre presque égal sur cette île située au large de l'ultime bastion nord-ouest du continent européen. Les voix des enfants résonnaient dans le matin lumineux, leurs pieds laissaient de minuscules empreintes sur le sable mouillé. Par-dessus le bruit de la mer s'éleva un avertissement crié par les parents qui, chargés de chaises pliantes, de nattes et d'un panier de pique-nique, se hâtaient sur la route étroite descendant à la plage. Soudain, lancé comme une flèche, un hurlement aigu et solitaire sema la terreur ; tout le matériel fut abandonné sur place, le sable se mit à voler dans le sillage des pas rapides qui se précipitaient vers le bord de l'eau.

Les enfants se tenaient de chaque côté d'une forme humaine s'élevant et retombant légèrement au rythme du

¹ Les midges sont des sortes de moustiques qui pullulent au nord-ouest de l'Écosse (toutes les notes sont de la traductrice).

va-et-vient des vagues, les cheveux étalés comme des algues sur le sable. La jeune femme fixait le ciel qui se reflétait dans le bleu de ses yeux grand ouverts. Un joli visage, mais très abîmé sur le côté gauche où du sang délavé par l'eau de mer coulait d'une entaille à la joue. Son T-shirt était déchiré, l'encolure arrachée, un sein exposé. Elle était pieds nus, sa culotte blanche déchiquetée en bandes ensanglantées.

L'une des enfants tourna vers ses parents un visage très pâle, la mort de l'innocence déjà perceptible dans son regard sombre. Et, d'une toute petite voix, demanda :

– Elle va s'en remettre ?

II

George Gunn plia sa veste qu'il posa soigneusement sur le siège du conducteur avant de claquer la portière. Pas encore neuf heures et demie, et le soleil chauffait déjà. Il fixa son Motorola Airwave² à sa ceinture puis remonta les manches de sa chemise bleue, juste sous le coude.

– Ça va encore être une chaude journée, George.

Cette perspective semblait réjouir l'inspectrice Louise McNish.

Gunn grogna et lui jeta un regard noir par-dessus le toit de la voiture. Il préférerait le vent qui soufflait de la mer, la pluie qui cinglait le visage. Juste une question d'habitude, pensa-t-il. McNish, une bonne vingtaine d'années de moins que lui, venait du continent. De la douceur du Sud. Un lieu nommé Glasgow. Là-bas, les gens couraient se mettre à l'abri dès la première goutte de pluie. Il tourna les yeux vers le rivage.

² Talkie-walkie. Airwave est le nom du réseau national britannique des communications d'urgence.

Depuis le parking gravillonné, au-dessus de la plage, il voyait émerger d'un banc de sable le rocher noir exposé à marée basse, ainsi que la ligne ondulée des algues abandonnées par la marée haute. La brise transportait leur odeur salée et familière. À côté d'un Nissan X-Trail blanc, une ambulance était à moitié garée sur le sable, le clignotement de sa lumière bleue quasiment absorbé par la brillance de ce soleil de fin août. Une femme accroupie au niveau de la laisse de mer se penchait sur une silhouette étendue là où le sable descendait en pente douce. Un policier en uniforme et deux ambulanciers les regardaient. La mort paraissait singulièrement inappropriée par une si belle matinée.

Suivi de Louise, Gunn traversa la plage, ses boots noires laissant des marques profondes sur le sable mou. L'uniforme le salua d'un signe de tête et s'écarta. Le médecin leva les yeux vers lui. Des cheveux blonds tirés en arrière, retenus par des pinces. Un visage énergique, pâle, sans maquillage. Elle avait l'air las.

– Une gamine, annonça-t-elle.

Gunn promena son regard sur le corps et sentit son estomac se retourner. Il connaissait cette fille. Pas personnellement. Mais son visage lui était familier. Un visage saisissant, avec des lèvres pleines qu'il avait souvent vues s'entrouvrir pour rire. Ses longs cheveux châtain s'étaient emmêlés dans les algues, ses yeux bleus le fixaient, presque accusateurs. Il savait, bien sûr, que ce n'était que dans son imagination. Cette vieille culpabilité éprouvée dès qu'il se trouvait confronté à une mort qu'il n'avait pas pu empêcher. Il ferma les yeux. Comment s'appelait-elle déjà ?

– Caitlin Black, inspecteur, dit le médecin, comme si elle l'avait entendu penser.

Gunn hochla la tête. Oui, il s'en souvenait maintenant. Il rouvrit les yeux et observa les traits de la victime, notant la contusion sous l'œil gauche, l'entaille sur la joue droite.

– Comment est-elle morte, Sam ?

Le Dr Samantha Blair, sur l'île depuis douze mois, était venue occuper un poste vacant au cabinet médical de Stornoway, apportant avec elle l'expertise précieuse de trois années passées à travailler avec un médecin légiste d'Aberdeen. Le pouvoir en place à Church Street l'avait immédiatement nommée médecin de la police. À ce titre, elle s'occupait des suicides et des morts accidentelles. Mais il semblait que ce fût son premier meurtre.

– Violamment, répondit-elle. La majeure partie de la contusion que vous voyez, les écorchures sur le corps et la blessure au visage ont été infligées ante mortem. (Elle plissa les lèvres.) Il est possible qu'elle ait été violée. Très brutalement.

Elle tira sur le T-shirt en lambeaux que le soleil séchait déjà, et ajouta :

– Pratiquement arraché. Culotte déchirée. Lésion vaginale.

– Cause de la mort ?

Sam haussa les épaules.

– Impossible à dire. Peut-être le coup à la tête. Elle a également pu se noyer. Ses poumons sont remplis d'eau, bien que cela ne veuille rien dire. Seule une autopsie pourra déterminer exactement la façon dont elle est morte.

Elle se releva, en étirant ses muscles raidis.

– J'emporte un prélèvement vaginal pour l'ADN. S'il y a du sperme, on aura une chance d'identifier le violeur, qui est aussi probablement son meurtrier. (Elle soupira.) Mais il faudra attendre quelques jours avant de recevoir les résultats du labo.

Gunn n'entendait rien d'autre que les cris des mouettes volant autour des falaises où elles nichaient, et le bruit de la mer en train de se retirer, aspirée de nouveau dans le Black Loch. Les rayons du soleil tombaient, aussi étincelants

que des bijoux sur la surface de l'eau ; au-delà du cap, il vit un fou de Bassan plonger depuis East Loch Roag pour pêcher un poisson. La vie continuait comme depuis la nuit des temps aux confins de l'océan Atlantique et de l'extrême nord-ouest du continent européen. Sauf pour cette pauvre fille, à ses pieds.

Et il savait que tout serait encore là lorsque, à son tour, il serait mort. Malgré les supplications de sa femme, il ne voulait pas prendre sa retraite parce qu'il avait le sentiment que cela ne ferait qu'accélérer l'arrivée d'un terme qu'il avait résolument refusé toute sa vie. Une issue qui devenait de plus en plus difficile à ignorer. Il laissa son regard tomber une fois de plus sur la forme inanimée de Caitlin Black et ressentit comme une injustice d'avoir survécu à quelqu'un de si jeune. Quelqu'un à qui la vie souriait.

Sam s'était de nouveau accroupie ; sa voix le tira de sa rêverie :

– Vous devriez regarder ça, George.

Il cligna des yeux pour se recentrer et se baissa à côté du médecin, qui avait commencé à écarter avec précaution les mèches encroûtées de sel de la jeune fille. Les extrémités d'une fine chaîne en or étroitement emmêlée dans les cheveux captaient la lumière du soleil. En tournant la tête de la morte sur le côté, elle révéla un petit objet, en or lui aussi, niché derrière l'oreille gauche. Toujours attaché à la chaîne. Gunn fronça les sourcils et l'examina de plus près.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Une sorte de pendentif.

Rond, du même or que la chaîne, il avait la forme d'un œil, avec une pierre d'un bleu intense en son centre, comme un iris.

– Un saphir, je pense.

Gunn lui jeta un regard surpris.

– Un vrai ?

– Ça dépasse mes compétences, répondit-elle en haussant les épaules. Il faudra le demander à un bijoutier.

– Il lui appartenait, à votre avis ?

– Possible.

Gunn porta la main à la poche arrière de son pantalon pour prendre son téléphone Samsung. C'était ce qu'on donnait maintenant aux policiers en remplacement du traditionnel carnet de notes noir. Un Terminal Portable selon la prosaïque dénomination officielle. À la différence des vieux carnets, on pouvait s'en servir pour prendre des photos, enregistrer des dépositions, taper des rapports et les envoyer sans fil. Gunn le détestait. Il tâtonna un moment pour trouver comment activer sa fonction caméra. Louise se pencha vers lui et toucha l'écran.

– Balayez simplement vers le haut, George.

– Je sais comment on fait ! riposta-t-il en éloignant l'appareil.

Une image de la fille couchée sur le sable apparut à l'écran. Il prit plusieurs clichés avant de demander au médecin d'écarter de nouveau les cheveux afin d'obtenir un gros plan du pendentif. Quand il se releva, il entendit son genou craquer et sentit un pincement douloureux en bas du dos.

– Quelqu'un sait où elle habite ? Comment elle est arrivée ici ?

Le policier en uniforme ne demandait qu'à se rendre utile. Un jeune agent, fraîchement sorti de sa période de probation.

– Quand je suis arrivé, dit-il, il y avait une femme devant chez elle là-bas. (Il fit un geste vague vers l'extrémité de la plage.) Elle dit qu'il y a eu de la lumière toute la nuit dans la maison des falaises.

Il se tourna et indiqua un endroit quasiment au-dessus de leurs têtes. Huit mètres de roche noire s'élevaient dans le bleu du ciel, prolongés par les pignons et lucarnes du

toit d'ardoise d'un cottage peint en blanc qui rompaient la ligne d'horizon.

III

Gunn était à bout de souffle, et distancé de plusieurs mètres par sa jeune collègue, quand il arriva en haut de la route étroite menant au sommet des falaises. Il se réjouit de sentir la brise venue du loch, qui soufflait plus fort ici, calmer le feu de ses joues et fournir à ses poumons l'oxygène dont ils commençaient à manquer.

Le cottage était plus grand qu'il ne le paraissait d'en bas. Un bâtiment attenant, perpendiculaire au pignon le plus éloigné, formait un semblant de cour abritée à l'arrière de la maison. Le portail pour les véhicules était ouvert, mais le portillon pour piétons bloqué ; Gunn et Louise furent obligés de franchir un passage canadien.

Les gravillons qui tapissaient autrefois la cour étaient en grande partie noyés dans une boue que les récentes périodes de sécheresse inhabituelles avaient durcie. La maison elle-même avait connu des jours meilleurs ; le crépi à la chaux se détachait des murs, le seuil de la porte de derrière disparaissait sous les mauvaises herbes. Une vieille Ford Fiesta vert citron cabossée était garée devant la dépendance.

Gunn s'arrêta et photographia le véhicule avant de s'en approcher. Puis il enfila une paire de gants en latex pour ouvrir la portière côté conducteur. L'intérieur de la voiture était défraîchi ; l'odeur d'humidité luttant avec un relent de parfum éventé et de chien mouillé le frappa.

Il ramassa un étui de rouge à lèvres sur le tapis en caoutchouc couvert de boue. Rose fuchsia. Il le posa soigneusement sur la housse usée du siège et jeta un coup

d'œil à l'arrière. Une demi-douzaine de magazines de mode écornés et abondamment maculés d'empreintes de pattes boueuses jonchaient la banquette. Il ferma la portière, contourna la voiture jusqu'au côté passager, s'assit puis ouvrit la boîte à gants. Des papiers de bonbons et des boîtes de chewing-gum vides en dégringolèrent, en même temps que tous les détritiques de la vie d'une adolescente. Brosse à mascara cassée. Flacon de vernis bleu pâle desséché. Tout au fond, se trouvait le manuel du conducteur, taché, déchiré. Gunn se courba en deux pour farfouiller dans le fatras qui venait de tomber ; une courte baguette en plastique d'une quinzaine de centimètres de long, rose à une extrémité, blanche à l'autre, attira son attention. Il la saisit. Du côté blanc, un petit cadran rectangulaire affichait deux courtes lignes rouges parallèles.

Une ombre glissa par la portière ouverte ; il se retourna et vit Louise qui venait de se pencher pour regarder, elle aussi.

– C'est bien ce que je pense ? demanda-t-il.

Elle ramassa sur le sol une boîte en carton vide et la lui montra :

– En tout cas, ce n'est pas un test Covid.

– Bordel !

Le juron s'échappa de ses lèvres en un murmure affligé. D'une certaine façon, cela ne faisait qu'aggraver les choses. Il se ressaisit, photographia les deux objets et les rangea dans un sachet en plastique transparent qu'il scella. Puis il ressortit dans la chaleur du soleil.

– Vérifiez les alentours de la maison, Louise. Et suivez ce sentier qui conduit à l'extrémité du cap. S'il y a quoi que ce soit qui traîne là-bas, il faut le récupérer avant que le vent ne se lève.

Il se retourna pour observer l'arrière du cottage ; les fenêtres rendues presque opaques par la saleté empêchaient de percevoir la pénombre des pièces.

– Je vais jeter un coup d’œil à l’intérieur.

La bâtisse était fraîche, les épais murs de pierre défiant le soleil de chercher à réchauffer l’air ambiant. Il régnait dans l’atmosphère une trace persistante d’humidité, mais aussi celles d’une présence humaine récente. Quelque chose de difficile à définir. Une odeur, peut-être. Corps. Sueur. Et un autre élément. Alcool, comprit-il en émergeant de l’obscurité d’un étroit couloir dans la cuisine où une bouteille de vin blanc à moitié vide captait un rayon de soleil tombant en diagonale depuis une fenêtre située sur la façade. À côté de la bouteille vide, il y avait deux verres. L’un d’eux contenait encore un doigt de vin blanc tandis qu’une ombre rose fuchsia marquait le bord.

Des miettes traînaient sur le plan de travail sale. Gunn ouvrit une poubelle à pédale dans laquelle il découvrit la moitié d’un sandwich et son emballage en plastique au milieu de sacs et de serviettes en papier, ainsi que deux bouteilles de vin vides.

Il s’avança jusqu’à la fenêtre, s’abrita les yeux du soleil et regarda dehors. D’où il se trouvait, il ne pouvait pas apercevoir le corps ni le petit groupe qui s’affairait autour, en contrebas. Mais son regard portait plus loin, de l’autre côté de la baie où le soleil se reflétait sur le capot de sa voiture, et où une femme étendait du linge sur un fil devant chez elle, sur une colline en surplomb. Il leva la tête vers le plafond et s’aperçut que la lampe de la cuisine était restée allumée, bien qu’à peine repérable à présent sous le flot de lumière qui inondait la pièce. Mais, de nuit, elle l’avait certainement été depuis la maison de l’autre côté de la baie ; la femme qui étendait son linge était probablement celle qui l’avait signalée à l’agent.

De la cuisine, il retourna dans le couloir. Une porte ouvrait sur un petit séjour au papier peint rétro des années 1970, délavé, bruni par des décennies de fumée